

## BREMOND ET PORT-ROYAL

Dans l'état actuel des documents et des publications, toute étude critique de la pensée de Bremond est difficile, vu qu'il est à peu près impossible d'en reconstituer exactement la genèse. Le plus récent des ouvrages publiés sur lui, celui de l'abbé Francis Hermans, illustre bien cette difficulté, tant on est déçu par ce panégyrique terne et diffus. Par conséquent, tout ce qui est dit ici sur la place du Port-Royal dans l'œuvre de Bremond ne constitue qu'une approximation lointaine, provisoire et incomplète.

C'est sans doute au cours de ses études au Collège diocésain d'Aix, vers 1880, que Bremond entendit pour la première fois parler de Port-Royal et du jansénisme d'une manière un peu approfondie, mais nous ne savons rien sur cette première initiation. D'après une lettre écrite à Alfred Loisy le 7 avril 1916, il aurait lu Nicole durant ses années de scolasticat à Mold, dans le Pays de Galles, de 1885 à 1888, l'entremêlant avec les romans anglais : « Avec les romans, pas d'autre distraction possible qu'une bibliothèque toute sainte. C'est là que, ivre d'ennui, j'ai lu Nicole, Surin et les autres. Au moins, ils ne me parlaient pas scolastique ; ils écrivaient un joli français. » Et Bremond fait remonter à ces années la première conception de son grand ouvrage. Malheureusement, je ne sais rien de précis sur la place que purent tenir dans ses lectures ultérieures les auteurs de Port-Royal.

Le seul jalon dont je dispose est constitué par quelques lettres échangées entre lui et Augustin Gazier au cours de l'année 1909 : cette correspondance s'arrête à la veille même de l'incident Tyrrell. A cette date, l'attention de

Bremond s'est à nouveau tournée vers Port-Royal, et il va même publier un petit volume de morceaux choisis de Nicole, précédés d'une introduction assez superficielle. Il se préoccupait donc de compléter sa documentation, et il s'adressa à Augustin Gazier, excellent historien de Port-Royal, gardien d'une admirable bibliothèque janséniste, héritier d'une longue tradition familiale. J'ignore comment Bremond fut mis en relations avec lui et quel fut l'intermédiaire : les premières lettres échangées n'ont pas été conservées. La correspondance qui nous est parvenue commence par une lettre du 10 février 1909, où Bremond annonce la prochaine restitution d'un « précieux manuscrit » : malheureusement, je ne puis savoir de quoi il s'agit. Conformément à ses habitudes, Augustin Gazier s'est quelque peu méfié de l'ancien jésuite ; il a mentionné cette qualité au crayon, à côté de son nom, sur le paquet de lettres. Il ne l'a donc pas introduit à la bibliothèque janséniste, mais s'est contenté de le recevoir chez lui et de lui prêter divers ouvrages. La lettre suivante, sans date, est du mois de mars. Dès les premières phrases, elle trahit les efforts faits par Bremond pour s'insinuer dans les bonnes grâces de son correspondant : « Vous êtes si bon et vous m'avez fait un si aimable accueil que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, cette familiarité respectueuse. » Puis il lui expose un projet : « Victor Giraud m'écrit qu'il me permet d'aimer et d'éditer Jacqueline. Il n'avait pas pensé à éditer ce petit chef-d'œuvre et m'en laisse aimablement l'honneur. C'est vous, comme toujours, qui en aurez le souci. » Je pense qu'il est ici question de *l'Écrit sur le mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de Jacqueline Pascal ; à ma connaissance, ce projet n'a pas eu de suite. Bremond y parle d'un article qu'il se préparait à publier dans le *Correspondant*, auquel il collaborait alors assez régulièrement : « Mon idée maîtresse, confirmée par votre précieuse introduction aux *Pensées*, est de montrer, dans Pascal, surtout le croyant pieux, dans les *Pensées* un livre de méditations et de prières. N'est-ce pas plus sain — plus nouveau hélas ! — et en même temps (vous savez mon passé) ... plus adroit ? De ce point de vue, je critiquerai un peu vivement les modernes éditeurs, et notamment M. Brunschvicg, à qui je ne pardonnerai

jamais sa dédicace. » Il s'agit de la dédicace de son édition de Pascal à Ludovic Halévy, l'auteur des *Petites Cardinal*, qui est effectivement assez surprenante. Bremond ajoute : « N'est-il pas plus que vraisemblable que Pascal aura élu et pratiqué le petit livre de la mère Angélique, dont vous m'avez laissé entrevoir les richesses pieuses. » Il s'agit d'*Élévations* de la mère Angélique, dont Augustin Gazier avait naguère signalé l'intérêt dans un article de la *Revue bleue* de 1908. Bremond annonce enfin à son correspondant l'envoi de son « minuscule Nicole » et se propose de consacrer un article à la grande iconographie de Port-Royal, que Gazier venait de publier.

Le 22 avril, après avoir été quelque temps absent de Paris, Bremond écrit : « J'ai relu — en voyage — avec la *Fréquente Communion*, qui a de si magnifiques passages, la *Vie de Nicole*. Et je suis très curieux d'étudier un point auquel je n'avais pas fait assez attention lors d'une première lecture ; je parle de la *Vie* qui est imprimée à la suite des *Essais* et de la controverse avec Arnauld sur les matières de la grâce. » Ainsi Bremond venait de mettre le doigt sur un thème qui recevra son développement neuf ans plus tard dans son grand ouvrage et qui lui servira, un peu malicieusement, à arracher Nicole au jansénisme ; à travers le résumé assez cursif de l'abbé Goujet, auteur de cette *Vie*, Bremond a eu l'immense mérite de discerner tout l'intérêt de cette controverse et de « l'ingénieuse doctrine des pensées imperceptibles » mise en avant par Nicole. Ce dernier trait évoque naturellement Fénelon, auquel Bremond s'intéresse alors tout particulièrement ; il va publier l'année suivante son *Apologie*. En ce qui concerne son article, il ajoute : « L'article sur Pascal, — hélas ! dûment corrigé — paraîtra dans le *Correspondant* du 25 avril, si toutefois un suprême scrupule ne l'arrête pas à l'entrée du port. J'espère que sous toutes les précautions de la *prudence de la chair*, vous n'aurez pas trop de peine à reconnaître le vrai sentiment qui anime l'article. »

Sous le titre *La conversion de Pascal : à propos de publications récentes*, l'article parut bien à la date indiquée. Consacré surtout aux récents travaux de Brunschvicg, Jovy et Strowski, il contenait des notes aimables pour

Giraud et Gazier. Les critiques sont exactes, encore qu'elles nous paraissent aujourd'hui assez banales. Dans son apport positif, l'article nous intéresse en ce qu'il met en avant la distinction artificielle et fragile qui longtemps marquera pour Bremond sa vision de Pascal : elle consiste à opposer en lui le « théologien janséniste » au « chrétien fervent ». Mais cela nous valait quelques pages excellentes sur l'expression religieuse de Pascal et sa valeur. En revanche, les concessions volontaires et intentionnelles à l'univers jésuite se traduisent par un passage passablement ridicule où Bremond proposait d'éditer les *Pensées* de Pascal suivant le plan des *Exercices* de saint Ignace.

L'article fut envoyé immédiatement à Augustin Gazier ; peu après, Bremond lui écrivait pour lui demander de « marquer d'un trait les passages qu'il conviendra de supprimer dans le volume ». Il songeait en effet à le publier à nouveau dans un volume d'essais, qui fut la seconde série de *L'Inquiétude religieuse* : « Il y aura bien toujours à prendre quelques précautions pour ne pas alarmer la Congrégation de l'Index, mais j'aurai tout de même plus de latitude qu'au *Correspondant*. » A cette date, Bremond lit les trois volumes posthumes de Nicole, *De la grâce générale*, que lui a prêtés Gazier ; il songe à en tirer un article pour les *Annales de philosophie chrétienne* sur les « pensées imperceptibles », et il demande la dissertation de Gommaire Huyghen, *De Veritate aeterna*. Augustin Gazier lui répondit le 27 avril : « Je vous ai lu et relu et je vous ai fait lire autour de moi et je ne vous apprendrai rien en vous disant combien j'ai été frappé de la force et de la beauté de votre article. Toutefois, je ne vous aurais pas écrit à son sujet si votre lettre ne m'y forçait, car je me fais un devoir de respecter toutes les opinions et je crois que les divergences les plus profondes n'empêchent par la cordialité des rapports. » Vient ensuite une longue et sévère critique, où Gazier lui reproche surtout une phrase de la conclusion de l'article dans laquelle Bremond avait écrit : « Il s'est lourdement trompé sur le dogme et sur la morale. Il a manqué de charité dans une circonstance mémorable, où il a mis au service d'un parti tous les trésors de son éloquence, toutes les ironies de l'orgueil

humain. Il a contristé l'Eglise et réjoui les incrédules. » Naturellement, Augustin Gazier met sans peine en évidence les banales absurdités que contiennent ces phrases, qui « pourraient avoir été écrites par les plus grands ennemis de Pascal ». Puis il ajoute : « Les fervents de Pascal ne vous pardonneront pas les phrases auxquelles je fais allusion, et d'autre part vos frères et ex-confrères vous accuseront d'inconséquence et ne vous pardonneront pas d'avoir fait ce que défendait Mgr d'Hulst à l'abbé Margival à propos de Tillemont : il ne faut pas dire de bien de ces gens-là ! Pour moi, je ne serai pas au nombre de vos détracteurs, loin de là, mais j'avoue que votre article m'a à la fois charmé et contristé. » Et il conclut : « J'ai le gros chagrin de voir que ma sympathie pour vous, toujours aussi vive, ne peut pas trouver à s'exprimer sur le terrain de Port-Royal. Vous m'avez parlé un jour des grands « calomniés » : il semble bien que les calomnieurs aient agi sur vous. »

Mais Bremond n'était point homme à se décourager pour une mercuriale pas plus que pour une suspense *a divinis*. Dès le 28 avril, il remerciait Augustin Gazier de son « affectueuse franchise ». Sa lettre est une des plus intéressantes qu'il ait écrites à son correspondant. On peut considérer comme particulièrement important le passage où Bremond, neuf ans à l'avance, annonce déjà le volume de son grand ouvrage : « La pensée de mon article, que j'aurai sans doute maladroitement embarrassée, était celle-ci. Laissons une bonne fois les vieilles controverses dogmatiques. Sur le fond des choses, personne ne sait rien, et de tous les côtés nous tombons dans le trou noir de la prédestination, que Molina n'élucide pas plus que Jansénius. L'Eglise a condamné le livre de ce dernier. Rien ne vous oblige à admettre qu'il ait soutenu intérieurement les propositions — et je crois pour ma part que non — mais il a parlé de manière à faire croire qu'il les soutenait (surtout à des lecteurs prévenus). Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un système, vrai ou faux, qui nous intéresse chez les jansénistes. C'est une vie, une série d'admirables exemples, une plénitude d'esprit chrétien. Mettons cela en relief; et, à ce point de vue, mon article n'est qu'un fragment du vaste chapitre que je voudrais écrire, chapitre où je pro-

testerais très fort comme le fantôme de la piété dite janséniste, c'est-à-dire froide, puritaine, etc. N'est-il pas vrai que cela seul importe, la vie intérieure et pieuse des Solitaires ? Pour moi, leurs controverses ne me sont de rien, pas plus, certes, que les controverses contraires. Le problème est de savoir si leur vie est une traduction en acte des Cinq propositions, si elle n'en est pas plutôt la contrepartie et si elle y contredit : qu'importe que par la fine pointe de l'intelligence ils aient admis tel ou tel système ? Voilà ce que j'ai commencé à montrer, ce que je prouverai plus en détail, et si cela est vrai, je ne vois plus d'inconséquence dans mon attitude. » Ainsi est clairement dégagé ce qui allait être le principe central de son grand ouvrage : « le contraste entre nos spéculations intellectuelles et notre vraie vie », le primat absolu de la piété vécue. En contrepartie, une méconnaissance des éléments intellectuels qui se traduit ici par une conception franchement simpliste du jansénisme. Dans la suite de sa lettre Bremond maintient son opinion sur les *Provinciales* : « Je connais un peu les jésuites et je parle d'eux sans trop de tendresse, mais je suis persuadé que Pascal leur prête des intentions que, en corps, ils n'ont jamais eues. » La fin de la lettre mérite également d'être reproduite : « J'aimais beaucoup Port-Royal avant de vous connaître. Depuis que vous m'avez reçu si cordialement, il me semble que je l'aime davantage et que je le comprends mieux. Je suis persuadé que, lorsque j'aurai fini mon gros travail, si vous ne me recevez pas tout à fait parmi les fidèles, du moins vous voudrez bien me regarder comme du tiers-ordre. Pardonnez au vieil homme auquel les casuistes d'une part, Sainte-Beuve de l'autre, ont appris à développer un goût naturel pour les ondoiements de la pensée. Nicole a bien pardonné à Racine, plus coupable. »

Quoiqu'aimable, la réponse d'Augustin Gazier demeure assez réservée, et la dernière lettre à lui envoyée par Bremond est du 18 juin : c'est une simple demande de renseignements. Il semble que les relations personnelles entre les deux historiens se soient bornées là. Gazier fut certainement choqué par le bruit que fit la presse autour de l'incident Tyrrell. Bossuétiste passionné, il fut plus heurté encore par les mises au pont sévères concernant l'Aigle de

Meaux que contenait l'*Apologie pour Fénelon*. En fait, à partir de ce moment, Bremond fut regardé par les fervents de Port-Royal comme un adversaire ; Bremond lui-même passa de plus en plus ouvertement à l'antijansénisme, et le revirement se fit assez vite. Dans le *Correspondant* du 25 août 1911, Bremond publia un compte rendu très élogieux d'un travail fort discutable d'Ernest Jovy, qui n'est en fait qu'une attaque déplaisante contre Augustin Gazier. Dans une lettre du 18 octobre 1911, l'abbé Louis Delaunay, savant historien angevin, écrivait à Augustin Gazier, à propos de la publication de Jovy : « L'abbé Bremond s'est chargé, en bon manager, de la présenter dans le *Correspondant* du 25 août 1911. Dans quatre pages pleines de haine recuite, l'ex-jésuite, qui a le front de prétendre à l'impartialité, éclate contre Port-Royal, fait l'apologie de Rapin, de Varin, etc., et vous attaque furieusement sans oser vous nommer. Il veut sans doute se faire pardonner l'aventure Tyrrell. » Pendant les années suivantes, les coups de patte se multiplièrent et il serait fastidieux de les relever en détail. L'un d'eux, posthume, lui valut cependant une réponse. Dans son numéro du 10 février 1925, Bremond publiait un article sur la littérature catholique et la tradition où les précisions données par Augustin Gazier sur les véritables sentiments de Mgr Fuzet étaient qualifiées de « pavé de l'ours ». L'ancien professeur de Sorbonne était mort depuis trois ans. Ce fut son fils Georges qui se chargea de répondre en une lettre sévère, mais que nous pouvons nous dispenser de reproduire. Y eut-il du dépit amoureux dans ce retournement ? Ce n'est pas impossible. De toutes manières, les relations entre Bremond et Port-Royal ne sont assurément pas dépourvues de certains éléments personnels et affectifs.

Dans l'intervalle, Bremond avait été élu à l'Académie française en avril 1923. Bien qu'une partie du public catholique le tînt encore en suspicion, on avait pu l'inviter à prêcher à la grande cérémonie qui, en la cathédrale de Clermont, commémora la naissance de Pascal, le 7 juillet 1923 : cet honneur montre bien qu'on le tenait dès lors pour un grand spécialiste de Pascal. Ce sermon, qui eut lieu à la fin de la messe, eut un peu l'allure d'une conférence académique, et il fut immédiatement imprimé sous

la forme d'une élégante plaquette, intitulée *En prière avec Pascal*. Il est regrettable que, dès les premières phrases, Bremond n'ait pu se tenir d'envoyer une pointe à la mémoire d'Augustin Gazier, qualifié de « chroniqueur sincère, mais débile et passionné ». Il se dédouane habilement ensuite par un couplet contre les *Provinciales* et un éloge de la Compagnie de Jésus, assortis d'une utilisation assez discutable du témoignage du P. Beurrier sur la fin de Pascal. Le reste du discours est une bonne dissertation, viciée par l'opposition que Bremond établit *a priori* en Pascal entre le janséniste et le chrétien, et qui le conduit à d'absurdes impasses, comme par exemple de nier à peu près toute valeur réelle à la première conversion de 1646. Pour la publication Bremond ajouta au sermon quelques notes sur la prière de Pascal. Tel quel, ce petit livre, devenu aujourd'hui bien rare, mériterait d'être étudié : on y saisit bien l'intérêt et aussi les faiblesses de sa méthode, ce qu'elle a de brillant et de séduisant, mais aussi de peu solide sur le plan historique. On peut alors porter un jugement plus équilibré sur le « grand ouvrage » qu'il faut examiner maintenant de plus près.

A la date où Bremond parlait à Clermont, il y avait cinq ans déjà qu'il avait paru : la Grande Guerre s'achevait lorsque le quatrième volume de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux*, intitulé *L'École de Port-Royal*, fut livré au public. Il semble que Bremond ait quelque peu hésité avant de donner à Port-Royal une place aussi importante, se sentant peut-être peu armé pour l'entreprendre. Cependant, il le fit, et, en un avant-propos qui est du plus haut intérêt, précisa sa position : sans entrer dans le domaine de l'histoire doctrinale ou politique, il prétendait étudier uniquement « la religion personnelle du premier Port-Royal et des premiers jansénistes ». C'était en soi une entreprise des plus attachantes, et d'autant que, depuis le temps de sa correspondance avec Augustin Gazier, Bremond avait fait une découverte fondamentale, où se traduisent bien la profondeur et la sûreté qui marquaient certaines de ses intuitions : il avait perçu l'importance primordiale de l'élément mystique dans l'histoire de Port-Royal. Dès le 7 avril 1916, il l'expliquait nettement dans une lettre à Loisy : « Montrer qu'ils ont dû leurs



beaux jours au triomphe, très bref, de l'élément mystique, c'est encore très bienfaisant. Désofficialiser leur histoire, dégager l'élément indépendant qui continue à les faire vivre... » Certes, l'intuition de base était féconde et belle l'entreprise. Une analyse méthodique de ce que fut le mysticisme à Port-Royal, de ses origines et de son développement, menée objectivement et en dehors de tout préjugé antijanséniste, eût constitué une contribution puissante à l'histoire du Grand Siècle. Malheureusement, le volume qui nous a été donné ne correspond que partiellement à ce dessein.

Comme tant d'autres parties de l'œuvre bremondienne, l'étude sur Port-Royal est inorganique. C'est une série d'essais unis par un lien assez lâche, et en chacun d'entre eux la pensée s'égaré souvent en de sinueux méandres, généralement fort agréables d'ailleurs ; mais nous sommes loin du travail solidement charpenté qu'eût exigé le sujet. Il n'est pas question d'entreprendre ici une critique détaillée de l'ouvrage de Bremond : cela nous mènerait trop loin. Tout au plus pouvons-nous inscrire quelques réflexions dans les marges de passages choisis. Mais avant tout une remarque s'impose, qui précise la portée de certaines réserves. Bremond a le plus souvent travaillé en un domaine où, à l'époque, les travaux préliminaires et les monographies faisaient presque entièrement défaut : il fut là vraiment un initiateur. En ce qui concerne Port-Royal pourtant, la situation était nettement meilleure. Depuis un demi-siècle, le succès de Sainte-Beuve avait provoqué de nombreuses publications et les éléments d'information ne manquaient point. Bremond s'est plaint à plusieurs reprises de n'avoir pu accéder à la bibliothèque janséniste que gardait A. Gazier ; mais, en ce qui concerne le sujet de son travail, cette bibliothèque, composée presque uniquement de copies, ne contenait à peu près rien qu'on ne pût trouver ailleurs, en plusieurs dépôts publics. Sur le plan documentaire, Bremond se trouvait donc en de fort bonnes conditions, surtout en France. Si l'on en veut une contre-preuve, il suffit de songer qu'au même moment le remarquable érudit que fut Albert de Meyer, dans Louvain dévasté par la guerre, préparait son admirable thèse sur *Les premières controverses jansénistes en France*, qui

parut en 1917, et dont l'information demeure une merveille d'exactitude pénétrante.

En feuilletant le gros volume de Bremond, on peut passer rapidement sur les deux premiers chapitres, dont le premier n'est guère qu'un agréable bavardage littéraire et le second, sur le rigorisme, une approximation assez floue. Mais l'étude sur Saint-Cyran mérite qu'on s'y arrête. La thèse fondamentale en est que Saint-Cyran est certainement un mystique authentique, mais en même temps un mégalomane grandiloquent, détraqué, et au fond inoffensif. Maintenant que les beaux travaux de M. Orcibal ont rétabli la vérité, il nous est plus facile de juger l'essai de Bremond. Ce dernier a eu de très grands mérites. Il ne s'est laissé abuser ni par les amis ni par les ennemis de Saint-Cyran et souvent il a su remettre au point la portée de leurs témoignages : ce qu'il a écrit sur la déposition de saint Vincent de Paul est particulièrement remarquable. D'autre part, il s'est documenté d'une manière suffisamment approfondie et la plupart des imprimés intéressants sont passés entre ses mains ; il a même consulté en manuscrit les *Mémoires* de Lancelot. Il s'est refusé à faire de Saint-Cyran un sombre et perfide conspirateur, et à cet égard il a pris nettement position contre le médiocre travail de J. Laferrière, paru en 1912. Sur ce point, Bremond avait pu être aidé par les conseils de Charles Urbain, qui avait infligé à Laferrière un compte rendu des plus sévères. Enfin, il a vu juste en discernant que chez Saint-Cyran la piété était essentiellement mystique, et que son mysticisme avait marqué Port-Royal ; sur un bon nombre de détails, il n'a pas mal jugé sa spiritualité. Cependant, l'étude de Bremond tourne court et aboutit au contresens, car finalement il fait de Saint-Cyran un isolé et un chef d'école, alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Il a eu pourtant en main tous les éléments de la solution : le culte de l'abbé pour saint François de Sales, l'amitié de Bérulle, de Bourgoing, de Jeanne de Chantal, l'hostilité de Richelieu, tout cela, Bremond l'indique au passage avec exactitude. Il a frôlé la réponse lorsqu'en son avant-propos il fait de Saint-Cyran un « Bérulle malade et un peu brouillon ». Quelques rapprochements significatifs lui eussent permis de découvrir en lui un homme de la contre-

réforme et du milieu dévot, le grand défenseur du bérullisme. Il ne les a pas faits et de ce chef a été conduit à une interprétation complètement erronée de certains épisodes : la lutte contre Garasse, *Petrus Aurelius*, l'arrestation. On saisit ici l'une des plus graves déficiences de la méthode bremondienne : son incapacité à toute recherche approfondie des sources. Ici, un effort de ce genre lui aurait permis de situer Saint-Cyran dans le courant spirituel de son temps et d'apprécier exactement ses idées, mais l'esprit de Bremond était peu porté vers ce genre de problèmes, et il tendait trop souvent à isoler l'objet de son étude. Dans le cas présent, ces tendances spontanées ont été certainement renforcées par un préjugé antijanséniste et un parti pris de dénigrement qui lui interdisaient de situer Saint-Cyran sur le plan d'un Bérulle et d'un Condren. Bremond en fut la première victime, puisque son travail en était d'avance condamné à une rapide caducité : même les surprenantes intuitions que nous avons relevées ne pouvaient suffire à le sauver.

On ne s'étonne guère que Bremond n'ait point placé dans sa galerie la célèbre mère Angélique Arnauld. Sans doute elle avait plus d'un titre à l'intéresser, mais il lui aurait fallu constater que cette dirigée de saint François de Sales et de M. de Saint-Cyran était peu mystique, voire antimystique à ses heures. Il lui a préféré sa sœur, la douce mère Agnès, à laquelle il a consacré quelques-unes des meilleures pages de son livre. Il a mis en relief quelques passages magnifiques de ses lettres, dont il attribue l'édition à Prosper Faugère, ses trop courtes relations avec Augustin Gazier ne lui ayant point permis d'en connaître le véritable auteur. Surtout, il a eu l'immense mérite de replacer dans son vrai jour la fameuse querelle du *Chapelet secret du Saint Sacrement*. Peut-être est-il allé en chercher le texte un peu loin, alors qu'il l'avait à sa disposition dans les publications plus accessibles de Pinthereau ou de Guilbert : c'est un détail. Mais, après avoir entièrement lavé Saint-Cyran d'une responsabilité qu'il n'eut jamais, il sait reconnaître dans le texte un peu alambiqué de la mère Agnès la pensée et le vocabulaire de Condren, et il prend avec beaucoup d'habileté la défense de ce petit opuscule, injustement attaqué et qui n'a rien à voir

avec le jansénisme. Cependant, même en cet excellent passage, certaines insuffisances historiques de sa méthode se trahissent. Il lui a échappé que le comportement même de Condren prouvait qu'il se sentait lui-même attaqué à travers le *Chapelet secret*. Surtout, il n'a pas vraiment saisi que ce qui était en cause dans le conflit, c'était le courant mysticisant et platonisant dans la spiritualité, auquel Condren se rattachait en même temps qu'à Bérulle : pourtant une attentive étude critique du dossier eût pu le mettre sur la voie. Ainsi, il n'a pas su qu'il tenait là un épisode de ce fameux *Procès des mystiques*, auquel il devait s'intéresser plus tard. Malgré tout, son interprétation n'en prouve pas moins une clarté d'intuition particulièrement remarquable. Chose plus étrange, Bremond n'a pas découvert non plus que le mysticisme de la mère Agnès avait subi une éclipse. Dans une note du passage qui concerne Nicole (p. 479), il reproduit une page de la *Vie de Nicole* par Goujet qui l'intéresse particulièrement : elle concerne un conflit provoqué à Port-Royal par le fameux Barcos qui avait attaqué un opuscule trop ouvertement intellectualiste de la mère Angélique de Saint-Jean. Bremond regrette de n'avoir pu découvrir aucun document sur cette affaire. Cette plainte est, je l'avoue, assez déconcertante. Car l'écrit de Barcos, intitulé *Sentiments de l'abbé Philérème sur l'oraison mentale* et imprimé tardivement en 1696, n'est point très rare. Si même à cette date Bremond ne pouvait plus emprunter à Augustin Gazier l'exemplaire que ce dernier pouvait lui offrir, plusieurs bibliothèques parisiennes le possédaient. D'autre part, il eût pu être mis sur la voie par un passage des *Visionnaires* de Nicole, qu'il avait pourtant lues. Il y eût découvert que l'écrit d'Angélique de Saint-Jean n'avait jamais existé et que Barcos avait visé un passage de la mère Agnès dans son *Image d'une religieuse parfaite et d'une imparfaite*, parue en 1665. Il eût ainsi mesuré mieux ce que fut à Port-Royal la crise du mysticisme.

Il ne nous est pas possible de prolonger cette analyse déjà trop longue. Les pages sur Pascal mériteraient une étude particulière : dépassées sur bien des points, elles contiennent cependant quelques passages particulièrement bien venus. Celles sur Nicole sont gâtées par un certain

nombre d'inexactitudes, mais elles posent bien le problème de l'intellectualisme dans la spiritualité. Celles sur Arnauld, invraisemblables de superficialité, de méchanceté et d'incompréhension, sont les plus médiocres de l'ouvrage : elles ne méritent ni une lecture ni une discussion.

Je n'ai point à dissimuler mon sentiment. En tant qu'historien du jansénisme, Bremond est à mes yeux de mince valeur. Entre tous les volumes de l'*Histoire littéraire*, le quatrième est le plus faible et son absence n'eût point nui à l'ouvrage. La raison, c'est que là Bremond n'a pas éprouvé de vraie sympathie pour son sujet, pas même cette simple sympathie conventionnelle qui fait partie des méthodes de l'historien. Est-ce un trait de sa formation première ? Je n'en suis pas sûr. Bremond aimait Bérulle et n'aimait point Saint-Cyran, et aucun des deux cependant n'aimait les jésuites. Les raisons de cette opposition sont sans doute plus profondes, mais je m'avoue incapable encore de les découvrir. Sans doute y verrons-nous plus clair lorsque nous aurons entre les mains une biographie sérieuse et objective de Bremond : malheureusement, il faudra bien du temps encore pour que ce soit réalisable. En attendant, cet exposé, trop long déjà, ne vise qu'à poser le problème.

Louis COGNET.

La communication de l'abbé Louis Cognet a été lue en son absence, ce qui explique le fait qu'il n'intervient pas dans la discussion.